

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 2

Artikel: Hercule et Bourline
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hercule et Bourline.

C'était lo leindéman dè l'abbàyi, su lo matin.

Vo sèdè bin coumeint cein va à l'abbàyi : On tire lo deçando tant qu'à la tchete dè la nê, et après soupâ, la musiqua ein einmourdzè cauquenès dein lo riond po fèrè veri lè valets et lè felietts et mémameint lè vilhio co-cardiers qu'ont adé bon dzerret ; et lo leindéman, on fâ lè diz'hàorès et lài a lo banquiet, la distribuchon dâi prix et onco la danse, et tandi tot cé teimps, lè litres et lè demi-litres ne font què dè s'eimpliâ et sè déseimpliâ po elliaô que ne dansont pas et qu'amont mi s'atrabliâ per dézo la cantina po sè racontâ dâi z'historès et dâi couïenardès, et po s'ein bailli à recaffâ l'âo sou.

On fâ partiâ de n'abbàyi po soi-disant sè preparâ à défeindrè la patrie ; mà lo fin mot est que lè z'amoeirâo ein sont po poâi frequantâ à l'âo z'èse et bairè on verro dè sirop et dè limonade avoué lè galèsès pernettès ; lè z'hommo mariâ, po sè revairè on boccon et refèrè lè fous, et enfin dâi z'autro po poâi bairè on coupsein ètrè bramâ, kâ à l'abbàyi cein n'est pas défeindu et lè fennès ne font pas la chetta.

Hercule et Bourline, qu'étiot dè l'abbàyi d'on veladzo dâi z'einverons, lài étiot z'u, coumeint dè justo, et m'einlêvine se Bourline n'avâi pas étâ lo râi ! Avâi-te fé on coup dè borgne, âo bin étâi-te on tot fin po la maniance dâo pétâiru ? diabe lo mot y'ein sé ; mà tantâ que l'avâi bo et bin èlliaffâ la brotse et que fe lo râi.

Etrè lo râi, n'est pas dè la moqua dè tsat ! Assebin Bourline que sè trovâ lo premi dè l'abbàyi, dut fraternisâ avoué tant dè citoyeins et d'amis, que ma fâi sè trovâ on boccon bliet. Se n'ami Hercule, qu'étâi son premi aide-de-camp, et que ne l'avâi pas quittâ de 'na quartetta, sè trovâ avâi tserdzi assebin ; et su lo matin dâo delon, âo momeint iô lè z'étâilès s'allâvont cutsi, quand faille modâ po retornâ contrè l'hotô, lè dou compagnons sè mettont ein route ein tsainteint : « Malbrouque s'en va t'en dierre ».

Po sè reintornâ, dévessont passâ on rio su on lan. Bourline passè lo premi et cein allâ prâo bin ; mà quand Hercule vollie passâ cé pont, l'eut bio sè teni à la baragne, lo pi lài tsequâ, et vouaiquie mon gaillâ que sè fot avau, avoué la baragne et lo lan, que lo vouâi-lè à trielliâ et à vouaffâ avoué tot lo comerce per dessus. Ma fâi l'avâi bio dzevatâ, ne fut pas fottu dè sè deméclliâ solet dè lé dedein, et dut sè mettrè à criâ âo séco : « O roi ! sauve ton peuple ! » se sè met à boèilâ,

et lo râi Bourline dut sè reveri po allâ raveintâ cé pourro diablo d'Hercule, que saillèssè dè lé tot depoureint.

Les noces de Marie-Jeanne.

par FRANCIS TESSON.

(Fin.)

Madeleine alluma une chandelle, descendit les douze marches qui menaient à la cave, et ayant montré à Pierre les deux tonneaux et un tas de bouteilles vides, elle posa à terre le chandelier :

— Voilà ta besogne, dit-elle. Moi, je remonte à mes fourneaux.

— Attendez un peu, Madeleine ; vous allez goûter auparavant ces deux vins et me donner votre avis.

Madeleine était une bonne grosse Beauceronne, élevée au cidre et au fromage. Le vin était pour elle luxe inconnu. Aussi approuva-t-elle fort l'idée de goûter la première au vin de son maître.

Peccadille bien légère sans doute ; mais toujours une faute sans importance précède les fautes graves.

Pierre, armé d'une vrille, perça un trou au bas des tonneaux. Il en tira un verre de vin, et le tendit à Madeleine, qui, altérée par la chaleur de la cuisine, le vida d'un trait.

— Excellent, dit-elle, en faisant claquer sa langue.

— A l'autre maintenant, dit Pierre ; voyons un peu s'il vaut celui-ci.

— Oui, dégustons et comparons, dit Madeleine en riant.

— Appliquez votre doigt sur ce trou, Madeleine, pour empêcher le vin de couler, tandis que je vais mettre l'autre tonneau en perce.

Madeleine obéit. Pierre reprit sa vrille et perça un trou à la base du second tonneau. Il goûta le vin et fit claquer sa langue :

— Meilleur ! affirma-t-il.

— Voyons ! fit Madeleine alléchée.

— Un instant. Diantre ! Suis-je bête ! Voilà-t-il pas que j'ai oublié des chevilles pour boucher les trous que j'ai percés. Heureusement que vous êtes là, Madeleine. Posez votre autre main sur l'ouverture du second tonneau, pendant que je monte en haut fabriquer deux chevilles.

— Dans la cuisine, sur la troisième planche du placard, tu en trouveras de toutes grosseurs, et des canelles aussi.

— Bon, je cours et je reviens. Faites bien attention de ne pas laisser couler le vin ; c'est un nectar qui vaut au moins deux cents francs la pièce.

— Deux cents francs ! est-il possible !

Pierre avait grimpé quatre à quatre les marches de la cave, tandis que Madeleine restait accroupie, n'osant bouger, les bras tendus, tenant un tonneau de la main droite, la main gauche appuyée sur l'autre, retenant à grand-peine le vin qui voulait se frayer un passage par les deux ouvertures.

Plusieurs minutes s'étaient écoulées depuis qu'elle occupait cette position fatigante et Pierre ne revenait pas. Elle songea à sa cuisine, à ses boudins, à ses poulets, à son veau.

— Dans le placard, cria-t-elle, sur la troisième planche ! Dépêche-toi, Pierre.

— Je ne trouve rien, articula d'en-haut le manouvrier. Mais patience, je vais couper dans le jardin une branche de coudrier et fabriquer mes deux chevilles.

— Vite !

Cinq nouvelles minutes se passèrent sans que Pierre redescendit. Toujours retenue à son poste par la crainte de voir le vin s'échapper, Madeleine commençait à s'inquiéter pour de bon ; une forte odeur de brûlé qui s'échappa de la cuisine mit le comble à son angoisse.

— Pierre ! cria-t-elle, descends tout de suite, je t'en supplie.

— La besogne est à moitié faite. Il ne me reste qu'une cheville à fabriquer.

L'odeur de brûlé devenait de plus en plus nauséabonde. Que se passait-il là-haut dans la cuisine, mon Dieu ! Les boudins pleuraient, les poulets criaient sur leur broche comme des patients à la torture ; le veau, dans sa poêle, poussait des lamentations ; et les choux, en lutte avec le porc, cherchaient à sortir de la marmite. Madeleine n'y tint plus ; ses fourneaux la réclamaient impérieusement. Elle abandonna les tonneaux dont elle avait la garde ; mais deux longs jets de vin qui jaillirent aussitôt des deux futailles la rappelèrent à son poste.

Sa conscience de cuisinière l'attrait en haut ; le désir de conserver le bien de son maître la retenait en bas. Auquel entendre ? Que faire entre ces deux périls également menaçants, le repas manqué, le vin perdu ? La pauvre femme se désespérait ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Mon Dieu, gémit-elle, si je quitte d'ici, je vais laisser perdre pour quatre cents francs de vin ; et si je reste, pendant ce temps-là mes sauces brûlent et mes viandes se dessèchent. Pierre, au secours ! Ah ! traître, gueux, brigand, pendard ! Pierre, descendras-tu !

La tête moqueuse du manouvrier se montra en haut des marches. Madeleine respira et se crut sauvée ; sa voix se fit caressante :

— Allons, pas de mauvaise farce, dit-elle ; viens vite me relever de ma faction. Tu n'as que trop tardé ; je vais trouver, grâce à toi, mes sauces dans un bel état !

— Je ne descendrai pas, répondit Pierre.

Madeleine crut avoir mal entendu.

— Hein ! quoi ? fit-elle.

— J'ai mal aux jambes.

— Comment, tu ne descendras pas ! Et mon déjeuner, que va-t-il devenir ?

— Il deviendra ce qu'il pourra.

— Tu veux donc me faire chasser ? Que dira maître Gibon, lorsqu'au retour de la messe il ne trouvera que des restes carbonisés à offrir aux gens de la noce ?

— Il dira ce qu'il voudra : je m'en moque.

— Mais moi, Pierre, je perdrai ma place.

— Bast ! vous lui raconterez ce qui est arrivé. Vous ajouterez qu'on est toujours puni lorsqu'on fait le fier avec ses anciens amis. Ah ! ce monsieur marie sa fille sans inviter son vieux camarad